Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 22

Artikel: Je crois en Dieu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

figurants y étant admis, leurs costumes aux couleurs éclatantes bariolent agréablement la scène. Organisé à la mode flamande, ce bal a ceci de particulier, qu'après chaque danse tout le monde sort : 10 centimes la danse. Mais faisons un peu place à tant de curieux qui n'ont pas encore pu s'approcher du rond, et entrons au *Musée des beaux-arts*, dans lequel, à côté d'une galerie fort humoristique, s'étalent les œuvres des grands maîtres de l'école italienne, flamande et autres. Un Raphaël, récemment découvert chez un marchand de bric-à-brac, où il gémissait humilié à côté de gravures de foire, fait l'admiration de tous.

O vous, qui barbouillez tant de toiles, qui gaspillez tant de couleurs, qui usez en pure perte tant de pinceaux, allez un peu méditer ces merveilles, rentrez en vous-mêmes, réfléchissez un instant à tout ce que vous avez fait et vous en sortirez peut-être.... meilleurs !

Ouf ! quel tapage infernal s'échappe de toutes les baraques qui s'alignent au milieu de la promenade ; c'est à fendre le tympan ! Bateleurs, acrobates, clowns, prestidigitateurs, dompteurs d'animaux féroces, baladins, montreurs de curiosités de toute espèce, tous venus de l'Estramadrure, de Castille ou des Asturies, ayant chacun sa musique de tréteau, débitant chacun son boniment, s'en donnent comme des endiablés ! Il nous faut nécessairement voir cela ; la dépense n'est pas grande : 40 centimes d'entrée pour n'importe lequel de ces spectacles. Des applaudissements frénétiques ébranlent le *Cirque*. Le toréador Murillo accomplit des prodiges de courage dans les courses de taureaux ; le duel à la navaja fait venir la chair de poule, et la femme colosse, miss Arabella, n'a pas moins de succès.

En sortant de là et pour nous remettre de nos émotions, passons à la *Taverne*, desservie par M. Renou, et prenons un rafraîchissement. Il suffit de citer le nom du spirituel confiseur lausannois pour que vous vous attendiez à quelque surprise, à quelque originalité de sa part. En tout cas, il aura le mot pour rire, et vous reviendrez certainement à plusieurs fois lui serrer la main et visiter ce local meublé par lui dans un style unique en son genre.

Le *Musée historique* est digne de fixer notre attention. Des objets excessivement curieux, appartenant à l'antiquité la plus reculée, depuis le jardin d'Eden jusqu'aux Croisades, frappent les regards d'étonnement. On se demande comment ces précieuses reliques ont pu être transmises d'âge en âge, de génération en génération, et arriver intactes... Derrière-Bourg.

Tout à côté, les *Figures de cire* complètent heureusement cette exposition. Installées sur le modèle du musée Grévin, elles nous représentent, avec une illusion complète, les hommes et les évènements les plus marquants de l'époque moderne. L'assassinat de Gordon, la signature du traité de paix avec la Chine, un comité lausannois présentant au Conseil fédéral une demande de concession pour une nouvelle ficelle gravissant les hauteurs du Signal, etc., etc. ; toutes ces scènes sont vivantes d'attitude et d'expression. Les personnages sont si vrais, si frappants, que leurs regards vous intimident. C'est vraiment admirable !

Un spectacle bien différent nous est offert dans la dernière baraque, c'est la *Ménagerie*, où rugissent les lions, les tigres, les léopards, à côté de singes qui gambadent et mendient aux visiteurs quelques friandises. — A certaines heures de la journée, la foule se presse à la porte, car chacun veut assister à l'entrée dans les cages de la célèbre dompteuse, la senora Ariquita, dont le regard fascinateur couche à ses pieds, comme un agneau, le roi du désert ! Le serpent Isotior et Tom-Pouce font aussi courir beaucoup de monde. N'oublions pas la grenouille-monstre, qui, dans sa vaste prestance, défie quelques favorisés des biens de ce monde.

A l'entrée, de nombreux perroquets à vendre, bavardent avec les bonnes d'enfants. L'un d'eux crie sans cesse aux promeneurs : « Entrez, entrez donc ! » Il a raison, il faut voir cette ménagerie, devant laquelle Pianet n'aurait qu'à s'incliner.

Derrière ces baraques, le marché espagnol fait une heureuse diversion : d'aimables vendeuses, coquettement costumées, veste de velours, robe jaune, rouge ou bleue, vous offrent là des palmes, des éventails, des oranges, des bananes, des raisins d'Algérie, avec des sourires si engageants, qu'il n'est pas possible de ne pas faire quelque achat, plusieurs mêmes. Ah ! ma foi, les sourires de ces enchanteresses coûtent chers !.... mais consolez-vous, c'est pour une bonne œuvre !

Enfin, pour terminer notre petit voyage à travers tant de curiosités diverses, passons au pavillon voisin et dégustons un verre de Xérès, d'Alicante ou de Malaga, dont la provenance ne peut être suspectée, puisque nous sommes en pleine Ibérie.

Deux cents personnes, au moins, en costume espagnol, au nombre desquels on compte 70 étudiants et 40 demoiselles et fillettes, contribueront à la vente et aux nombreux divertissements que nous venons d'énumérer. Si l'on ajoute à cela les concerts de nos musiques, ceux de l'*Estudiantina*, donnés au Grand restaurant et à la Taverne, où ces jeunes Espagnols, la cuillière traditionnelle au chapeau, nous feront entendre ces *coplas*, ces *sarabandas*, ces *seguidillas*, chants et danses, avec accompagnement de guitares, mandolines, violons et castagnettes ; si l'on se représente tout cela, le soir, à la magique clarté de plus de mille becs, lampions, lanternes vénitiennes, falots du moyen-âge, ballons suspendus dans le feuillage comme une myriade d'oranges, on pourra se faire une idée de l'originalité, de la gaîté, de l'animation que revêtira cette intéressante fête, qui s'ouvrira le samedi 6 juin, à 3 heures après-midi. Puisse-t-elle obtenir un succès digne de sa belle devise : *Utilité publique. Bienfaisance !*

L. M.

Je crois en Dieu. Telle est, dans sa forme simple, la profession de foi de Victor Hugo. — C'est trop, cependant, pour les énergumènes qui promènent le drapeau rouge dans Paris ; ce n'est pas assez pour l'Eglise romaine. Mais pourquoi tant de bruit, tant de commentaires à ce sujet ? Qui peut savoir, qui

saura jamais ce qui s'est passé dans cette grande âme au moment suprême!... Il n'appartient à personne de le définir. Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que le célèbre poète a affirmé ses convictions religieuses. Voici un fragment du discours prononcé par lui, sur la tombe de Balzac, en 1850, qui peut être considéré comme le plus beau morceau d'éloquence de Victor Hugo, et qui restera certainement comme la plus énergique profession de foi spiritualiste de celui que la France pleure aujourd'hui :

« Messieurs, quelle que soit notre douleur, en présence d'une telle perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon, peut-être, il est nécessaire, peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait, lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et qu'elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses pensées dans tous les cœurs, quand un sublime esprit fait majestueusement son entrée dans l'autre vie; quand un de ces êtres qui ont plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'enfonce brusquement dans l'inconnu.

Non, ce n'est pas l'inconnu : non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter; non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier, et qu'on appelle l'homme; et l'on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort! »

On capitaino que n'âmè pas tant remoâ.

A n'on camp dè Bîre, y'a on part d'ans, lo capitaino M..., qu'avâi dâi deints gatâiès, lâi avâi adrâi mau. L'avâi la machoire tot ein papetta, rappoo à dâi z'apcès que provegnont dè sè crouïès deints, et souffressâi destrà, avoué cein que ne poivè ni bâirè, ni medzi, et que l'avâi la téta coumeint on quartéron.

On matin, ye restè âo lhî et fâ criâ lo mâidzo dâo camp, que lo vint vairè et que lâi dit que l'allâvè lâi einvoyi oquiè po lo soladzi. On momeint aprés, on bastoubârè arrevè avoué dâi sangsuès.

— Que volliâi-vo férè dè clliâo pouetès bêtes? lâi fâ lo capitaino.

— Eh bin, l'est por vo, capitaino, repond l'infirmier, lo majo m'a de dè vo lè veni posâ.

— Mâ ne m'a rein de dè cein! que dâo diablio vao-te que fasso dè sangsuès! Enfin, tant pis! pisque l'a de, fédè!

Et lo capitaino âovrè la botse, po qu'on pouéssè lè z'einfatâ dedein.

— Oh! ne lè vu pas mettrè quie, fâ l'infirmier, lo majo m'a de dè lè posâ derrâi lo dou. Veri-vo!

Lo capitaine est tot ébâyi; mâ du que lo mâidzo lo volliâvè dinsè, virè lo prussien dâo coté dâo tâi, et l'infirmier lâi eintè la carcasse avoué clliâo pessons d'Arnex, que sont bintout pliantâ dein lo casaquin dâo capitaino coumeint dâi lovats dein la pé d'on muton. Lo capitaino dut dzourè quie, quand bin cein lo pequâvè et lo gatollhîvè; mâ l'étâi on hommo, et supportà cein sein pipâ lo mot.

On pou aprés, lo bastoubârè, qu'étâi saillâi, revint tot épolailli.

— Qu'âi-vo, se lâi fâ lo capitaino?

— Oh! capitaino! mè su trompâ. Clliâo sangsuès n'étiont pas por vo; le sont po Crottu, lo caporat, qu'est malado.

— Ah! vo z'étes onco on rudo lulu; et por mè, que lo mâidzo vo z'a-te de?

— Eh bin, m'a bailli cllia petita botolhie, que vo faut ein preindrè on gongon po vo gadrollhi lo fond dè la gâola.

— Eh bin, ma fâi, tant pis! repond lo capitaino, que n'amâvè pas tant férè dè commerce, lè sangsuès lâi sont, que lâi restéyont!

Et restà, lo veintro su là cutra.

Le roman du caniche.

V

Après avoir emmené Fido par charité et tout simplement parce que le chagrin de l'animal avait excité sa compassion, il arriva petit à petit à sortir tout exprès pour le promener.

M. de la Cochardière voulait terminer un rapport sur les volcans de Java, qu'il désirait présenter à la Société de Géographie, il avait les pieds dans ses pantoufles, le feu flambait joyeusement, il faisait un temps gris et maussade, il pleuvait, il ventait, un temps à ne pas mettre un chien dehors!

Il fût tombé des hallebardes que ce brave Fido n'eût jamais été de cet avis. Il considérait mélancoliquement par la fenêtre les arbres du parc Monceau qui faisaient face à l'hôtel, allait, venait, gémissait avec retenue. Ainsi rappelé à l'ordre, son maître pestait quelquefois, mais il réfléchissait tout de suite que cet animal avait raison de rester indifférent aux hypothèses qu'il allait émettre sur les éruptions javanaises, et de trouver qu'elles ne valaient pas les gambades d'un chien vivant sur les pelouses, il pensait qu'il y aurait quelque cruauté à le sevrer de la récréation à laquelle il l'avait accoutumé, et, en sa qualité de bonne âme, M. de la Cochardière s'habillait, sifflait Fido et partait, consolé par les effusions de reconnaissance dont son compagnon était prodigue.

Cela continua, et si bien, qu'au bout de trois ans, de par la toute-puissance de l'habitude et sous le couvert d'un attachement de chien comme jamais il n'en avait existé, cet excellent baron était en réalité devenu le serviteur et l'esclave de son caniche.

Il faut croire cependant que cette affection ou cet esclavage ne lui suffisait pas, puisque, comme nous venons de le voir, il s'était décidé à prendre femme. Peut-être la tendresse de Fido l'avait-elle mis en appétit.